Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 1

Artikel: Un jour à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558572

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN JOUR A PARIS

La première personne dont j'aie fait la connaissance à Paris était un prince, il était âgé de vingt-huit à trente ans. Son pays natal n'était pas loin du mien. D'après ce qu'il m'a raconté de sa vie et de son histoire il devait avoir eu une grande fortune jadis quelque part dans son pays et l'avait perdue pendant la guerre. A son arrivée à Paris, il avait réussi à faire la connaissance des dirigeants d'une œuvre; ils s'étaient engagés à la faire vivre pendant toute sa vie à condition que sa fortune devînt propriété de cette œuvre le jour où il pourrait en retrouver la possession.

Cet homme était bien à plaindre, à mon avis, bien qu'il fût certainement beaucoup plus riche que moi et ne dût avoir aucun souci. Sa pension était régulièrement payée par cette œuvre et il recevait de plus un peu d'argent de poche chaque mois. Il se promenait tout le temps dans les rues, l'air tout à fait insouciant, et en dépit du passé plein d'intérêt que j'imaginais le sien, il était toujours gai et sans pensées. Il était tout à fait inculte, il n'avait ni à espérer ni à désespérer, sa tête chauve et ses petits yeux toujours gonflés me faisaient rire et il n'était pour moi qu'un objet de moquerie.

Mais il avait bon cœur pourtant. Il m'invitait souvent à manger quand j'avais faim et cela me faisait du bien, même lorsque ces repas ne consistaient qu'en pain sec arrosé d'eau froide comme cela arrivait parfois.

Ce jour-là je le rencontrai tout à fait par hasard dans la rue. J'était très content de le revoir car je pensais qu'il saurait sans doute m'indiquer quelque occasion de gagner de quoi manger. «Avez-vous un peu d'argent pour moi?» — ce fut la première question que je lui posai, non pas que j'espérasse qu'il pût m'en donner, mais seulement pour engager la conversation. J'ajoutai: «...Parce que j'en aurais bien besoin!»

Il commença par rire puis me dit: «Non, je n'ai pas d'argent. J'ai dépensé tout ce que j'avais pour ce mois hier aux Champs-Elysées. Mais j'ai une très bonne idée pour que vous vous en procuriez. Je connais une dame qui s'occupe des étudiants. Vous êtes jeune, vous pouvez aller la voir. Expliquez-lui votre situation, il faut pleurer un petit peu, et vous verrez que vous toucherez quelque chose...»

Je n'ai pas hésité: «Donnez-moi cette adresse, j'y vais tout de suite.

— Attendez, répondit-il, ce n'est pas aussi simple. Je vous accompagne jusque chez elle. Ensuite, si vous recevez quelque chose, on partagera. Moi aussi j'ai besoin d'argent. Hélas! je suis déjà trop vieux pour qu'on m'aide. Je ne peux plus jouer ce truc. Vous, vous avez encore de la chance. Alors, ça va?

— Ça va.

Sa condition ne m'étonna pas du tout. J'étais déjà habitué aux choses de ce genre. Et, au fond, je pensais que je ne risquais rien, mieux vaut avoir la moitié d'une somme donnée entièrement à soi que de ne rien avoir du tout. Et j'ai pensé à mon hôtelier qui venait me chercher tous les jours avec sa facture, qui avait déjà coupé l'électricité du local où ma paillasse était placée. Ce «local» — je n'ose pas dire que c'était une chambre, ni même une chambrette — dans cet obscur hôtel du quartier arabe, avec ses clochards et ses vieilles femmes qui avaient peut-être été belles autrefois. Et je pensais que je n'avais pas suffisamment mangé depuis longtemps, je songeais au grand dîner que je ferais après avoir reçu quelque chose.

Pendant que nous allions à la rue de l'Université, le prince me donna des indications sur ce qu'il faudrait dire en arrivant. «La brave femme est une dévote, alors soyez religieux. Sans cela ça va. Vous avez l'air tellement abandonné et pitoyable que vous serez tout de suite aidé. Hé, si j'étais aussi jeune que vous j'aurais fait ma fortune comme cela...»

Moi, j'éclatai de rire, puis j'allumai ma dernière gauloise.

*

C'était au «Cercle des étudiants» que mon ami le prince me conduisait. Ses membres travaillaient «pour que l'esprit vive!» Ils aident des étudiants français et étrangers qui en ont besoin, non seulement financièrement, mais ils ont aussi un réfectoire où ils donnent des repas gratuitement.

J'ai trouvé la dame que le prince m'avait indiquée. Elle m'interrogea longuement. Hélas! sa gentillesse inattendue m'intimidait et je n'ai pas été franc. Je n'ai pas cherché à être franc même. J'essayais plutôt de lui donner les réponses que je croyais convenables à ses idées et ses vues et pour qu'elle m'aidât le mieux. J'avais peur aussi de lui dire la vérité, que je n'avais pas de travail, parce que je ne voulais pas qu'elle m'en donnât. Au fond, je ne voulais pas travailler, travailler c'était trop «bourgeois» pour moi. J'avais peur de devenir «bourgeois», et voilà pourquoi j'agissais ainsi.

Cette dame, après m'avoir interrogé, m'invita à déjeûner. Ensuite elle me donna de l'argent pour que je puisse me débrouiller jusqu'au commencement de mon travail, je lui avais dit que j'en aurais dans quelques jours. Elle me permit de revenir manger au cercle des étudiants. Puis je partis. Le prince m'attendait toujours dans la rue. Je lui donnai la moitié de la somme reçue, et je pris congé de lui. Car je préférai la solitude, ayant de l'argent dans ma poche, une fortune dans ma situation précaire.

Je passai le boulevard Saint-Germain, puis au Quartier latin, mon quartier préféré. Ayant de l'argent, j'avais terriblement envie d'acheter quelque chose. Une chose, un outil quelconque, pour que je puisse définir ma profession. Car, me suis-je dit, si j'avais une machine à écrire je pourrais dire que je suis un écrivain, si j'avais des couleurs je pourrais être un peintre. Même un chapeau de paille pourrait me faire devenir jardinier. Hélas! je n'avais rien. Etait-ce pour cela que je me suis senti si vide, si incapable de faire quelque chose?

Alors j'achetai au jardin du Luxembourg un ballon d'enfant. Il m'avait rappelé une nouvelle que j'avais lue jadis chez moi. Une nouvelle racontant l'aventure d'un célèbre poète de mon pays qui avait acheté, lui aussi, un ballon d'enfant, pour savoir les sentiments que peut éprouver un vieil homme quand il achète un ballon. J'avais ce jeu d'enfant et je me suis senti un poète. J'ai pris place au soleil et je me suis mis à chanter en regardant les petits enfants avec leur mère, les étudiants avec leurs bouquins, la fontaine. Tout était si lointain et irréel, aussi lointain et irréel que cet argent dans ma poche, que je croyais n'avoir rien de commun avec tout cela.

Cependant j'aperçus mon meilleur compatriote et ami, Georges Alexandre se promenait tout seul. Nous nous sommes réjouis de notre rencontre. «As-tu quelque chose à faire, lui ai-je demandé? — Non. — Hé bien, tant mieux, nous allons passer ensemble cet après-midi. — Et aussi la nuit, répondit-il, j'ai été f... à la porte de ma chambre, j'irai dormir chez toi. Tu as de l'argent? — Oui.» Cela lui suffit comme réponse, il ne me demanda pas comment j'en avais, il ne connaissait pas le détail mais devait savoir comment. Nous sommes allés ensuite au cinéma, puis manger quelque chose. Lorsque la nuit tomba nous commençâmes à boire.

Il était déjà assez tard lorsque nous avons regagné ma chambre. Nous n'avions pas oublié d'acheter une bougie. Nous nous sommes décidés à écrire. «Les poèmes». Tout ce qui passait par nos têtes passait sur le papier. Cette nuit est la plus belle que j'aie jamais vécue. Les mots sont venus, l'un après l'autre. Bien que nous fussions deux, c'était les mêmes mots qui nous venaient ensemble, les mêmes pensées, et les mêmes phrases qui nous échappaient. Nous avions les mêmes souvenirs, et nous coulions dans d'incompréhensibles profondeurs. Il n'y avait plus de différence entre nous.

C'est ainsi que je suis entré lentement sur le chemin des vagabonds, celui que j'ai raconté déjà. Je viens de relire ce que j'ai écrit, je vois qu'une question est restée sans réponse. Pourquoi avais-je si peur de devenir un bourgeois? A vrai dire je n'arriverai pas à y répondre exactement. Je le sens, sans pouvoir le définir. Cette petite histoire, c'est celle d'une de mes journées à Paris, une journée semblable à beaucoup d'autres, peut-être vous aidera-t-elle à le sentir aussi. Maintenant que je suis à Genève je n'ai pas encore réussi à résoudre ce problème.

Je n'ai qu'une nostalgie de ces choses irréelles, elles me sont aussi lointaines qu'à Paris.

*Mathias ***.*

Les Sans-patrie

A Mmes SAUVAGE ET DE MARGUENAT

Rendez-nous l'honneur des vaincus!
Car nos batailles sacrées sont mortes, et vides nos mains,
car nous sommes venus chez vous de très loin,
car nous ne savons pas si nous mangerons demain.
Rendez-nous l'honneur des vaincus!

Rendez-nous l'honneur des vaincus!
Vous qui habitez les maisons de vos pères,
vous qui vivez dans l'ombre d'un drapeau fier,
qui pouvez visiter la tombe de votre mère,
vous qui êtes chez vous et mangez à votre faim.

Notre patrie n'est plus qu'un rêve du passé,
elle n'a plus de terres et plus de frontières,
rendez-nous l'honneur des vaincus.

Rendez-nous l'honneur des vaincus,
même si vous ignorez le nom de ce village
où nous sommes nés un jour et qui n'existe plus,
même si vous ignorez notre pays perdu.
Nous avons eu des plaines, des rivières sages
et des maisons aux femmes douces, aux frères forts.
Elles ne sont plus à nous — oh! pensez à nos morts,
rendez-nous l'honneur des vaincus!

Après tant de beaux gestes faites un geste divin,
rendez-nous l'honneur des vaincus!
Rendez-nous l'honneur des vaincus,
car nous nous sommes battus jusqu'à la fin.

Rendez-nous l'honneur des vaincus!
car en dehors de lui nous n'avons rien.

Georges Alexandre.

(Paru pour la première fois à Paris dans «l'Abat-Nuit» de juin 1950).